Zeitschrift: Revue syndicale suisse : organe de l'Union syndicale suisse
Herausgeber: Union syndicale suisse
Band: 33 (1941)
Heft: 10

Artikel: Faisons le point
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-384296

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'activité desquelles la fédération participe financièrement. Ah! combien de collègues plus âgés envient les jeunes gens qui disposent de telles possibilités de perfectionnement professionnel. Autrefois, ces possibilités étaient limitées. Pour se perfectionner, le typographe n'avait d'autre ressource que de changer d'entreprise ou de faire son tour de compagnon. Il élargissait ainsi son horizon, accroissait ses connaissances et ses expériences, augmentait ses chances d'avancement. Les associations professionnelles facilitaient par l'octroi de subventions, de viatiques, ces déplacements dans le pays ou à l'étranger. La Fédération des typographes a maintenu cette institution en faveur de ses jeunes membres. Lorsqu'un ouvrier sortant d'apprentissage ne trouve pas immédiatement un emploi il se rend, avant de partir à vélo ou à pied, chez le caissier de la section qui lui remet une légitimation. Jusqu'à ce qu'il ait visité les 36 bureaux de paiement disséminés dans tout le pays, un certain temps s'écoule. Chaque office lui remet une somme de 5 francs à laquelle peut s'ajouter une subvention de la section locale. L'intéressé n'est pas autorisé à visiter plus d'un de ces bureaux par jour. Il va sans dire que depuis la mobilisation le nombre des jeunes ouvriers en tournée de compagnonnage a fortement diminué. L'an dernier, la fédération a payé 925 francs seulement en viatiques contre 2816 francs en 1938.

*

Ces quelques commentaires suffisent pour convaincre le lecteur que l'apprentissage et le perfectionnement professionnels font l'objet d'une organisation modèle dans l'imprimerie. Quelles que soient les circonstances, la Fédération suisse des typographes est décidée à encourager activement la formation professionnelle des apprentis et à en faire de bons syndiqués afin de leur faciliter la lutte pour la vie et de renforcer la position de notre organisation.

Faisons le point.

Quelle est l'attitude de la jeunesse en face des problèmes actuels? Quelle est sa conception du monde? Ces questions préoccupent avec raison les milieux les plus divers. L'an dernier, le collègue Franz Schmidt, de St-Gall, a procédé parmi la jeunesse à une enquête dont les résultats ont paru dans le numéro de décembre 1940 de la « Rote Revue », l'organe mensuel du Parti socialiste suisse. L'auteur s'est efforcé d'étendre ses investigations aux milieux les plus divers; une faible minorité seulement des personnes auxquelles il s'est adressé étaient membres du parti. L'auteur estime pourtant que l'enquête, en dépit de ces précautions, n'est peut-être pas assez complète pour permettre au jugement de revêtir une valeur générale.

S'inspirant des méthodes mises au point par l'Institut Gallup, dont on connaît le succès aux Etats-Unis, l'auteur s'est borné à poser les quatre questions suivantes:

1. Quelle est l'attitude de la jeunesse en face du principe de l'indépendance nationale et des institutions démocratiques de notre pays?
2. Quelle est l'attitude de la jeunesse en face de la défense nationale militaire du pays?
3. Quelle est la réaction de la jeunesse en face de la propagande nationale-socialiste?
4. Quels sont les espoirs et les revendications de la jeune génération?

Par jeunesse, l'auteur entend les jeunes gens de dix-huit à trente-cinq ans; il a donc étendu son enquête à des individus entrés depuis longtemps dans la vie professionnelle et dont bon nombre ont déjà formé un foyer, c'est-à-dire à des hommes dont on est en droit d'attendre un jugement plus objectif que celui des très jeunes gens. Les résultats auxquels Schmidt est parvenu donnent donc d'autant plus à réfléchir. Nous allons tenter de les résumer:

D'une manière générale, la jeunesse adopte une attitude positive en face de notre indépendance nationale et de nos institutions démocratiques. Cependant, Schmidt observe certaines nuances: « Selon les circonstances, la réponse affirmative est plus ou moins ferme et sûre; ce oui est commandé soit (passivement) par la tradition, l'habitude, soit (activement) par le sentiment de l'amour du pays ou par une conviction profonde émanant d'une ferme conception du monde. Ce oui est très net pour la génération de vingt-cinq à trente-cinq ans; il l'est moins chez les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans. Il est d'autant plus ferme que la situation économique de l'intéressé est mieux assurée; il est d'autant plus convaincu que sa formation politique est plus avancée. Ce oui est beaucoup plus net en Suisse alémanique qu'en Suisse romande. » (N'oublions pas que ces constatations ont été publiées en décembre 1940; l'enquête a donc été effectuée quelques mois auparavant, c'est-à-dire à une date assez proche de la débâcle française dont on connaît les répercussions en Suisse romande. Près d'un an s'est écoulé depuis la publication de cette étude. La situation s'est manifestement redressée entre temps. Réd.) Schmidt constate que, dans de nombreux cas, les soldats n'ont pas une conception claire de la démocratie. Mais lorsqu'il écrit: « On les voit vitupérer nos institutions politiques simplement parce que la nourriture ou le temps, ou encore un incident du service les a mis de mauvaise humeur », nous devons faire observer que cette remarque s'applique sans exception à tous les pays ayant des hommes sous les drapeaux. C'est la nature de la vie militaire que de comporter des faits insatisfaisants en face desquels tous les soldats du monde réagissent de la même manière. Il en a été de même pendant l'occu-

pation des frontières de 1914 à 1918. Mais la remarque suivante de Schmidt est plus propre à attirer notre attention.

« L'attitude des jeunes ouvriers en face de la démocratie est souvent indifférente; cette observation s'applique même à des jeunes syndiqués, qui ne laissent pourtant pas d'être placés sous une bonne influence. Un maître d'une école des arts et métiers nous dit qu'il doit tout d'abord traduire en français les mots tels que « démocratie » et « indépendance » pour que les jeunes réagissent à ces notions. La cause de la liberté lui apparaît compromise parce que nos jeunes n'en connaissent pas l'essence et la signification. »

Des observations analogues peuvent être faites parmi la jeunesse féminine. Quant à la jeunesse intellectuelle, son attitude en face de l'indépendance du pays est positive, mais cependant influencée « par une admiration sans borne pour le plus fort ». « D'une manière générale, conclut Schmidt, on ne peut pas affirmer sans réserve que la jeune génération soit animée d'une ferme volonté d'indépendance. Même si nous faisons abstraction de ceux qui ont cédé à une idéologie étrangère, nous devons constater qu'ici et là les valeurs nationales sont affaiblies dans la conscience des jeunes Suisses. »

Les réponses à la seconde question ne sont guère plus encourageantes. Bien qu'elles soient toutes affirmatives, les conceptions diffèrent sur ce qu'il s'agit de défendre: « Beaucoup songent au « visage aimé » de la patrie; pour les ouvriers organisés, le standard de vie joue un rôle important. Le motif de la liberté ne joue de rôle que chez les jeunes gens dont l'intérêt politique est très net. Cependant, personne ne croit qu'en défendant ses frontières notre pays défende simultanément une mission européenne de la Suisse . . . Il nous semble que les jeunes Suisses de notre temps ne sont trop souvent que des spectateurs. Bien qu'ils désirent que quelque chose se passe, se fasse, ils ne se décident pas à agir eux-mêmes. »

L'auteur croit pouvoir répondre comme suit à la question qui tente de préciser l'attitude de la jeunesse en face de la propagande nationale-socialiste: « D'une manière générale, on la repousse comme étrangère au pays; cette réaction est très nette chez les travailleurs organisés, comme aussi chez les paysans. C'est dans les milieux dans une situation précaire ou en relations d'affaires avec l'Allemagne que la propagande nationale-socialiste est la plus efficace . . . et tout particulièrement parmi les techniciens et les ingénieurs. Tous ces gens ont l'habitude d'envisager tous les problèmes sous l'angle des solutions rationnelles . . . » Ils sont impressionnés par les chiffres, par la précision et l'organisation allemandes. Les conversations avec les membres du personnel enseignant laissent l'impression que notre jeunesse est intellectuellement paresseuse: « Chez certains jeunes gens, le succès de cette propagande est dû au fait que les slogans nationaux-socialistes sont facilement compréhensibles tandis qu'il faut faire un véritable effort pour s'assi-

miler les idées démocratiques... Pourtant, il y a encore beaucoup de sain bon sens dans notre jeunesse et il ne faut pas croire que le simple fait de lire une brochure de propagande soit assimilable à une conversion. Quoi qu'il en soit, notre jeunesse n'est pas entièrement immunisée contre la propagande nationale-socialiste. Il faut le savoir si nous voulons éviter un jour des surprises. »

Et quels sont les espoirs et les revendications de cette génération? L'enquête de F. Schmidt aboutit à des constatations pour le moins surprenantes pour les générations plus âgées: « D'une manière générale, notre jeunesse attend des milieux dirigeants des actes, mais qu'elle ne se croit pas en mesure d'accomplir elle-même. La jeunesse d'aujourd'hui est plus réservée que celle d'il y a dix ou vingt ans. Elle n'aspire pas à diriger, mais attend qu'on lui confie des tâches qu'elle est alors prête à remplir. Lorsqu'on s'informe auprès des jeunes eux-mêmes de ce qu'ils attendent et de ce qu'ils exigent, on s'aperçoit que tous souhaitent une existence assurée. Notre jeunesse semble être accablée d'une immense peur de vivre; elle est désemparée, sans idée, indifférente. »

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que le bilan dressé par Schmidt soit déficitaire. Il constate: « Nous n'avons pas de mouvement de jeunesse. » Il le déplore avec raison et déclare: « Un peuple vivant a besoin d'une jeunesse active, animée d'idéalisme. Que cette jeunesse manque et l'on a un sentiment de vide, de vieillissement; c'est comme si le peuple avait perdu la faculté de procréer. En effet, c'est d'une jeunesse dont les regards sont résolument tournés vers l'avenir et l'idéal qu'émanent toutes les forces qui font le bonheur de l'humanité. »

Il est intéressant d'enregistrer l'écho soulevé par cette saisissante publication, d'autant plus que les conclusions de Schmidt sont assez peu compatibles avec nos conceptions courantes sur l'attitude de la jeunesse dans ces temps difficiles. Tous les mouvements de « régénération » n'ont-ils pas tenté de se justifier en invoquant la « volonté de la jeunesse », en se donnant pour des « mouvements de jeunesse »? Et pourtant, les conclusions de l'enquête aboutissent à cette constatation désabusée: nous n'avons pas de mouvement de jeunesse émanant de la jeunesse elle-même et porté par elle.

L'enquête de Schmidt a soulevé très rapidement un remarquable écho dans l'organe catholique « Schweizerische Rundschau » (décembre/janvier 1940/41), où M. le Dr David a pris position en face du problème. Ce dernier mentionne tout d'abord une manifestation organisée en novembre 1940 par la Communauté de travail pour l'organisation des loisirs de la jeunesse (Schweizerische Arbeitsgemeinschaft für Ferienhilfe und Freizeitarbeit für Jugendliche), au cours de laquelle l'éducation de la jeunesse a donné lieu aux exposés les plus intéressants; la qualité de ces exposés a souligné d'autant plus l'insuffisance des résultats de cet échange de vues. « Nous avons pu constater avec étonnement », dit M. le Dr David, « qu'il n'a pas plus été question de la volonté de la jeunesse

suisse que de son éducation en vue du rôle qu'elle doit assurer au sein de la communauté nationale et de l'Etat. La réunion a manqué d'une idée centrale; en dépit des exposés présentés, la discussion s'est limitée à des questions de méthode, à des problèmes pratiques. » Deux observations ont particulièrement frappé le Dr David, toutes deux de notre collègue F. Böhni, orienteur de profession à Zurich. Il est extraordinaire, a déclaré Böhni, de constater le grand nombre de jeunes gens de dix-huit à vingt ans qui reviennent consulter les organes d'orientation professionnelle en se plaignant de n'avoir pas choisi la profession qui leur convenait. Böhni ajoute qu'il n'a jamais été plus difficile de guider les jeunes gens dans le choix de leur profession. « Même au point culminant de la crise économique, je ne me suis jamais heurté à de telles résistances. Les jeunes ne veulent tout simplement pas aborder l'existence avec joie et énergie. Ils hésitent, ils se tiennent sur la réserve au lieu de saisir sans hésiter l'occasion qui s'offre. Ils manquent de la volonté de vivre, du courage de vivre. Une énorme et indéfinissable peur de vivre (pour ne pas dire lâcheté devant la vie) pèse sur les esprits. »

Ces remarques concordent avec celles de Schmidt; elles vont même plus loin; ce manque d'énergie de la jeunesse est constaté non seulement sur le plan idéologique mais encore sur celui de la profession; en d'autres termes, il touche à la sphère d'intérêt la plus personnelle, ce qui est infiniment alarmant. Le Dr David, bien qu'il considère comme dures les conclusions de Schmidt, n'en ajoute pas moins: « Nous les considérons comme exactes dans leurs grandes lignes. La jeune génération manque effectivement d'initiative, de volonté d'action et de résistance, de véritable joie de vivre. »

L'enquête de Schmidt a également fait l'objet d'une étude dans le bulletin de mars/avril de la Nouvelle société helvétique. Son rédacteur, K. Schib, cherche un peu à nous consoler en expliquant le pessimisme de Schmidt par les déceptions éprouvées par son parti dans le domaine de l'organisation de la jeunesse; cependant, Schib reconnaît ouvertement le caractère objectif de l'enquête. Constatant que l'absence de jeunesse est propre à tous les partis, il va même plus loin que Schmidt; il attire l'attention sur les conséquences qu'a entraînées l'attitude de la jeunesse dans la France d'avant-guerre, l'Allemagne de Weimar, en Roumanie et dans d'autres pays. Il conclut en disant: « La solution du problème de génération est l'une de nos tâches les plus urgentes. »

Malheureusement, aucune de ces considérations ne tente de rechercher les causes de cette attitude assez décourageante de notre jeunesse. David se demande si cette jeunesse ne s'est pas heurtée à de trop fortes résistances. Il reconnaît que l'insécurité et la monotonie de la vie professionnelle brisent maints courages, même lorsque la situation économique n'est pas directement précaire. Les possibilités qui attirent, qui encouragent à faire des plans, à

déployer toutes les énergies sont devenues plus rares. « Depuis cent ans, le peuple suisse n'a plus été appelé au sacrifice et à l'effort suprêmes. Notre élan vital s'est un peu relâché. Et c'est peut-être la jeunesse qui l'éprouve le plus vivement. » David constate chez nous une crise profonde de la culture; il profite de cette remarque pour donner, bien inopportunément, un coup de patte à nos institutions sociales: « Notre vie est assurée de tous côtés; partout nous marchons avec les béquilles de la prévoyance, tant on attend peu des natures vigoureuses et des actions individuelles. » Cette remarque n'empêche pas l'auteur, un peu plus haut, de déplorer la « déprimante insécurité » responsable de cet état de choses.

Il nous semble que les quelques observations que Schmidt présente sous forme de questions touchent de plus près les causes véritables: « Nous ne sommes guère autorisés à déplorer la déficience de l'esprit de liberté chez les jeunes gens; nous, les aînés, qu'avons-nous fait de la liberté? Ne sommes-nous pas souvent en train de la piétiner? Et ne nous plaignons pas que cette jeunesse manque du sens de l'amour du prochain; quel amour avons-nous témoigné, nous, aux fugitifs, aux réfugiés et aux misérables? Ne nous plaignons pas de l'absence du sens de la communauté chez ces jeunes; n'affirmons-nous pas, par notre régime économique de maîtres et de valets, le principe de l'inégalité entre les hommes? Ne déplorons pas chez les jeunes l'absence d'une ferme attitude morale; nous leur donnons l'exemple du crime et de la guerre. Les jeunes ne font que nous tendre le miroir dans lequel nous nous contemplons. » Schmidt ne se borne pas, comme David, à demander ce que nous allons faire pour éveiller chez les jeunes plus de volonté, plus d'initiative, plus de personnalité, mais il donne une réponse claire et nette à cette question: « Soyons convaincus que nous ne gagnerons la jeunesse à la cause de nos institutions démocratiques et de la justice sociale qu'à la condition de donner nous-mêmes l'exemple. En réalisant dans le cadre de la démocratie des œuvres de justice nous donnerons automatiquement un but à la jeunesse: l'avènement d'une solidarité humaine assise sur la pierre angulaire de la liberté! Alors, mais alors seulement, la jeunesse viendra à nous. »